LE *LOUISIANAIS*,
Publié par J. GENTIL,
Parait le Samedi.
—:o:—
Prix de l'abonnement, pour un an, $5.

Law is a solemn expression of legislative will.
(Civil Code of the State of Louisiana.)

Samedi 27 Juin 1868.

Le Louisianais,

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE SAINT-JACQUES.

PRIX DES ANNONCES :
Par carré de dix lignes, ou moins, pour la première insertion . . . . $1 50c.
Par carré de chaque publication subséquente . . . . 75c.
Les communiqués de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'Editeur.

La liberté finit où commence la licence.

Vol. 8.........................No. 47

☞Bureau du journal, près du Collège Jefferson, St-Jacques, rive gauche.
☞Pour lettres, journaux, échanges et paperasses, adressez à *Convent Post-Office.*

Les noirs.

—:o:—

I.

Que la vérité vous soit agréable ou non, pourvu que la confession de cette vérité puisse profiter à ceux qui ont besoin de l'entendre, vous ne devez pas craindre de l'énoncer simplement et avec bonne foi. Les journalistes surtout, eux qui vivent ou doivent vivre de pensees et d'études, ne sauraient la rechercher avec trop de soin, la promulguer avec trop de sagesse et de modération, trop en faire la regle et la conduite de leur vie et de leur travail de moralistes et de philosophes. Est-ce qu'il serait impossible et dangereux de dire la verité ? Non, ce qui serait dangereux, ce serait le contraire.

A bien reflechir, la verité est rarement dans les extrêmes, dans les excès, dans les consequences forcees d'un principe ou d'une cause. Les anciens l'avaient bien compris, eux qui la cherchaient et la trouvaient dans la sérénite de la raison, du bon sens et du jugement, et qui disaient avec toute la simplicite du philosophe : *in medio stat virtus*.

A quel propos cet exorde ? à propos des *noirs*.

Les uns les ont placés trop haut, les autres les ont ravalés trop bas. La presse militante, celle qui vit au jour le jour du combat et du ferraillement, les a pris en superbe dedain ou glorifiés pour une exploitation coupable, sans les etudier avec attention et froidement, sans les suivre pas à pas dans le chemin qu'ils se traçaient ou qu'on leur traçait, sans les apprécier comme hommes et comme force productrice et sociale. A vrai dire, ces attardés de la civilisation et ces inferieurs de race n'ont eu, sauf quelques exceptions courageuses et desinteressees, personne pour les conduire dans la voie droite de l'honneur et du devoir. Nous savons bien que la faute en est plus à la révolution qu'aux individus ; mais nous etablissons qu'ils sont leur œuvre bonne ou mauvaise, améliorée ou corrompue, périssable ou susceptible de progres et d'élevation. Emancipes brusquement et sans le pécule de l'esclave romain, les noirs sont ce qu'ils ont pu être, plus responsables et plus libres qu'on n'aurait pu l'attendre d'une foule ignorante et aveugle lancée dans l'inconnu et l'incertain de la vie nouvelle. Faut-il, pour les juger en masse et par approximation, les prendre dans les villes où le diable et l'amour fol de la locomotion les ont stupidement poussés ? Non, car la ville du paupérisme et du prolétariat n'est pas le milieu qui convient à ces ouvriers de la grosse besogne et du champ de cannes. C'est là qu'ils s'entassent, se corrompent, vivent de rien ou de débauches, s'appauvrissent physiquement et meurent. La ville, déjà si mauvaise au blanc responsable, serait-elle bonne pour quiconque essaie son premier pas d'affranchi noir et d'esclave en vacances ? En aucune façon. Mais en aucune façon, non plus, il ne faut juger la race entière par les fous ou les vagabonds qui ont pris le chemin détourne de la corruption et du mal. Au reste, les manœuvres noirs de la Nouvelle-Orleans ne sauraient lutter d'energie et de volonte avec les ouvriers blancs que la vieille Europe deverse aux cités de l'Amerique. Un *jobbing* accidentel, à peine suffisant au pain quotidien, et qui sera de plus en plus dispute par la race des forts, ne saurait expliquer la presence de quinze où vingt mille affranchis dans un Galveston ou une Nouvelle-Orleans. La consequence sociale et prochaine serait une inevitable leproserie de mendiants, de parias et de truands en guenilles. Pour quatre qui se sauveraient par la domesticite ou la profession, vous en auriez quarante qui se perdraient dans le plus honteux prolétariat. Dans les campagnes aussi nous avons bien le *job* insuffisant et qui leurre ; mais le champ offre des ressources abondantes pour tous, et le noir peut-être assure que son salaire augmentera en raison directe de la production, de la consommation et du bien-être general. Une agriculture florissante et une propriete degrevee, quand les bras sont absolument necessaires, ne permettent qu'aux paresseux d'être misérables et de mourir de faim en face du grenier d'abondance.

Mais notre intention n'est pas, pour le moment, de faire de l'economie politique, mais bien d'etudier le mouvement social qui s'opère dans l'esprit des campagnards noirs. Si l'on n'en retire d'autre profit que d'avoir rendu justice à qui de droit, ce sera déjà quelque chose, et l'on n'abaissera plus inutilement, comme on n'élevera plus stupidement ceux qui pour beaucoup de nous sont encore un mystere et un livre fermé. Que n'etudions-nous donc, ainsi que nous aurions dû le faire depuis long temps ? Avant la guerre, lorsque le repas du soir ou du jour nous reunissait à la table commune de la famille, nous parlions à tort et à travers devant des oreilles dressées et ouvertes. Nous étions les maîtres, et nous ne pensions pas que nos serviteurs étaient des écoliers attentifs qui nous ecoutaient avidement. Pareils à cette immodeste impératrice de Russie qui ne voyait pas un homme dans un valet, nous voyions partout un esclave idiot dans celui qui grouillait à nos pieds. Erreur et orgueil ! Une intelligence était en bas, nous épiait, nous surveillait, avait des passions et des espérances, fesait le rêve éternel et sacré de tous ceux qui voient le ciel au-dessus de leurs têtes laineuses ou soyeuses. Nous aurions dû nous baisser pour écouter, pour sentir le pouls, pour entendre battre l'âme. Est-ce qu'aujourd'hui les penseurs de bonne foi et les hommes de bonne volonté doivent constater leur force par une attitude hautaine et un mépris souverain pour ceux que Dieu crea les inférieurs ? Ce n'est pas de la force, c'est de la mutinerie ; ce n'est pas de l'intelligence, c'est du dédain pour une valeur relative et nécessaire ; ce n'est pas de la justice, c'est un sentiment mesquin que la religion et la philosophie devraient avoir le courage de dénoncer et de desavouer hautement. Est-ce ainsi qu'on apprend, qu'on dirige, qu'on evite l'ecueil et le danger ? Certes, nous ne voulons pas faire de recriminations contre ceux qui n'ont su que se plaindre, murmurer ou attendre ; mais nous pensons qu'il est bon de ne plus murmurer, de ne plus dormir, de ne plus laisser le noir aux mains de l'exploiteur avide et sans conscience, de l'etudier dans son mouvement ascensionnel et moral, de l'aider même à monter la pente et jusqu'à mi-côte. Et si l'un d'eux gravissait jusqu'au sommet la montagne de la vie intellectuelle et complete, où serait le grand mal ? Ecoutons donc ce qui se dit autour de nous, ce qui se fait autour de nous ; car les dires et les actions de ces hommes à moitié affranchis pourraient porter l'empreinte de nos pensees et de nos œuvres. Faits par nous,—par nous auxquels ils sont lies par l'interêt et une certaine sympathie, ils ne seraient plus l'ennemi dans les murs ou la haine sans cesse fomentee par ce que la saleté politique a produit de plus difforme et de plus repoussant. Bah ! cela coûte peu, doit rapporter beaucoup, sera merite de patriote et de chretien.

II.

Est-ce que nous croyons à l'égalité politique de toutes les races et de tous les individus ? Nous croyons à la politique comme à une étrange raillerie, à une comedie burlesque où les coquins sont rois, à une farce d'arlequins tour à tour dupes et dupés. Le radicalisme est le sublime du genre et les maîtres compères qui arborent ce chiffon croient à l'égalité comme Mahomet à la venue de l'ange. L'égalite est une méprise, une surprise au bon sens, une de ces folles tentations qui detournent l'homme de sa veritable destinée qui est la liberté. Les individus ne sont pas égaux, les races ne sont pas égales, et toutes les théories de niveau tombent devant la loi naturelle des inferiorites et des superiorités. Est-ce à dire que chaque être n'ait pas droit au bonheur, et qu'il faille n'en point poursuivre activement la réalisation ? En aucune manière ; mais nul ne realisera l'irrealisable, et quand deux races marcheront côte à côte dans des conditions differentes d'origine, d'aptitudes et de besoins, il ne faudra point les fondre dans une seule et les declarer æquiparates et semblables. Que cela soit fâcheux ou non, apparemment injuste et illogique, nous n'y pouvons rien. Il faut accepter les faits et ne pas raisonner sur des données etrangeres ou imaginaires. Le plébiscite revolutionnaire ne prevaudra jamais contre les mœurs, contre une loi anterieure et posterieure, contre ce qui n'est un prejuge que pour les sots ou les ambitieux. Or, comme race, même en effaçant la contamination de plusieurs siècles d'esclavage et d'abrutissement, en ne tenant compte que de la psychologie de la famille humaine, nous ne pretendons pas blasphèmer en affirmant que les blancs sont la race majeure, aînée, nativement privilégiee, hautement et souverainement responsable ; que les noirs sont les seconds, les inferieurs, les fronts encore fuyant dans l'incertitude de la ligne et l'irregularite du jugement, les natures vouées au rôle secondaire d'une longue minorité et d'une épreuve inevitable ; qu'il faut necessairement que la cité politique et sociale n'intervertisse pas les rôles, tout en tenant compte des droits de chacun. Pour nous personnellement, nous voudrions que tous les hommes fussent blancs et libres, car la question serait simplifiee et promptement resolue. Les noirs, eux aussi, ne protesteraient pas contre une parite de couleur qui ne serait point encore l'egalite, mais qui n'offrirait plus le contraste d'une ineffaçable inegalité. Cela veut-il dire qu'il n'y ait pas ça et là des Théodoros qui ne soient ou ne puissent devenir supérieurs ? Nullement. Cela est il une exclusion et un deni de justice aux êtres civils qui vivent ici ou ailleurs ? Nullement. Cela signifie t il que la race des faibles succombera quelque jour sous la race des forts ? Oui, si les faibles recherchent le conflit, s'ils sont improprement déplacés, s'il leur est trop donné à contretemps et avant l'heure, s'ils sont entraines dans le courant des aberrations par les energumènes et les sacripants du radicalisme, s'ils veulent faire aboutir la decevante théorie de l'égalite dans une misecgenation qui parait déjà s'autoriser de quelques infamies en bas lieu. Certes, le dix-neuvième siècle est le midi de la lumière ; mais il n'est pas le minuit de l'ombre. Nous comprenons et nous voulons l'elevation des individus et des races, non l'étouffement momentane d'une intelligence sous une masse. Et personne non plus ne le veut, l'homme du Nord moins qu'un autre, lui qui ne pardonne à personne de lui dérober son soleil. Puis, qu'on n'oublie pas que quatre millions d'enfants mineurs sont comme s'ils n'étaient pas devant trente deux millions de blancs americains. Les amis d'une saturnale politique, ô pauvres affranchis, sont de tristes defenseurs au lendemain de l'orgie et de la promiscuité. Il ne faut pas compter sur eux, tout au moins pour en tirer reconnaissance ou profit. Au chenil les menteurs ! Il faut compter sur ce que Dieu appelle en la Bible la *sueur du front*. Le paysan français, le mâle par excellence de la virilité et du labeur, nomme parfois cette *sueur* de l'*huile de bras*. C'est que le *devoir* le plus impérieux de l'homme est le travail, et le travail est encore le *droit* le plus sacré de la créature. Comment le travail peut-il être un *droit* ? Comment ! Quand vous aurez vécu dans les grandes cités de l'industrie et dans les centres populeux où les ouvriers et les prolétaires se disputent un morceau de pain et un morceau d'étoffe, vous comprendrez ce mot. En outre, le travail n'est-il pas la source de tout bien et de tout affranchissement reel, quand les droits politiques de suffrage universel et de confusion électorale ne sont d'ordinaire que des mensonges jetes en pâture à la spéculation des partis et des ambitieux ? L'on s'affirme par une valeur, par une propriété, par une famille, par une indépendance qui ne relève point d'un caprice ou d'un moment.

Et comment les noirs, depuis trois ans, se sont-ils affirmés dans la vie ?

Ici, bien entendu, nous ne parlons que du rayon dans lequel nous les avons vus évoluer et agir, et nous ne craignons pas d'avancer qu'ils ont généralement elevé leur niveau intellectuel et moral. Errants et inquiets tout d'abord, ils ont fini par se fixer sur un point, ordinairement chez l'ancien maître et dans la paroisse où ils sont nés. Quelque peu rétifs au travail et deçus à l'origine par de fallacieux aventuriers, ils ont repris l'outil aratoire et la tâche un instant negligee. Primitivement attirés par la buvette qui tente et le magasin qui vend les *bébelles* au poids de l'or, ils ont instinctivement compris qu'ils faisaient fausse route et marchaient à la ruine. Et puis, comme ils ne trouvaient pas dans l'accouplement primitif la somme et la continuite de bonheur que la famille seule procure, comme ils etaient envieux et anxieux d'apprendre et d'imiter les blancs, comme la religion est un besoin naturel pour toute créature qui tend à s'élever et à se moraliser, comme ils ne voulaient pas qu'on leur reprochât dans le présent leurs vices et leurs fautes du passé, comme aussi la vanite n'est pas un mobile à dédaigner dans le grand jeu des passions humaines, les noirs se sont mariés, ils ont épelé le syllabaire de l'ecolier, ils sont devenus presque religieux, ils ont resisté à la tentation du vol, ils ont compris la fierte ; quelques-uns même ont deviné la politesse,—politesse qui n'est que le respect de soi-même. Tous ? Non malheureusement, mais un certain nombre. Or donc, quand on accepte le travail comme tâche serieuse et droit commun, quand on capitalise ce travail par esprit d'économie et de prevision, quand on fait de la famille la base de tout ordre social, quand on tempère ses passions dans une pensée sage et religieuse, quand on abandonne les delires du rêve et les fantasmagories de l'imagination pour agir dans le cercle du reel et du possible, on n'est peut être pas encore libre, mais on est incontestablement dans la voie de l'amelioration, du progrès et de la liberte.

En quoi les blancs auraient-ils à se plaindre de la legitime elevation du noir ? Faudrait-il murmurer contre un degagement normal d'intelligence et de force ? N'est il pas plus équitable, plus juste, plus sensé, plus républicain d'utiliser les élements que de les négliger ou les detruire *radicalement* ? Quant au noir, s'il est prevoyant et bon, il verra bientôt que la politique est un engrenage de mort, et il l'evitera prudemment. Se figure-t-il qu'un Grant, un Chase et un Butler aient souci de lui et lui reservent leurs cœurs pour oreillers ?

Nouvelles.

NOUVEAU MONDE.—Le président Johnson a vetoe le bill de l'Arkansas, mais le Senat a passe par dessus le veto. Il en sera certainement de même du bill omnibus, et nous devons nous attendre à voir des Senateurs et des representants du Sud au Congrès avant l'ajournement du dit Congrès. Ne faut-il pas que les radicaux preparent la campagne electorale.—Le bill d'admission du Colarado a ete appele et ajourne. On craint que le Colorado devienne democrate.—Le president a nomme Evarts avocat-general et le general Mulford collecteur du 3ème district du revenu de la Virginie.—Schenck, l'homme au nouveau bill des taxes, perd la tete dans les chiffres, et la Chambre ne le comprend pas très bien ; il est probable cependant que la taxe sur le Whiskey sera réduite à 60 cents le gallon.—Au demeurant, la politique est très calme à Washington. Les candidats se preparent dans l'ombre.—Grant, lasse du cigare, fume la pipe.—Il est de plus en plus question de Chase comme candidat du parti democrate à la Convention du 4 Juillet. Les prudes n'y peuvent croire, car maître Chase fera toutes les concessions imaginables, excepte toutefois celle de renoncer au suffrage universel. Comme il est des accomodements avec les politiciens, Chase consentira à *ajourner* le principe du radicalisme.—Pendleton a des chances. Hancock a des chances.—Pourvu que nous n'ayons pas la seconde edition du procès Douglas, Breckenridge et Bell *vs.* Abraham Lincoln. Les hommes se suivent et se ressemblent toujours. Douglas aurait sauvé la democratie et le pays, car il repondait aux besoins du temps et aux interets des deux sections. Au reste, à cette heure d'escobarderie et de vilénie, nous accepterons un soliveau, pourvu toutefois que ce ne soit pas un general Grant.

LOUISIANE.—Le juge Durell rend des arrêts égalitaires qui le sauveront peut-être de l'oubli.—Les nouveaux fonctionnaires élus sont en arrêt.—La Législature se réunira prochainement et glorieusement. En attendant ce jour de solennelle mémoire, elle tient ses séances préparatoires à la douane et sous la protection d'un candidat au Congrès.—Les nouveaux législateurs, hommes du Nord pour la plupart, redoutent une épidémie de fievre jaune et de vomito noir qui les contrariera beaucoup dans leurs illustres travaux.—Les cafetiers orléanais font de bonnes affaires.

VIEUX MONDE.—Avant-hier l'impératrice assistait au conseil des ministres et se montrait belliqueuse. Le lendemain son mari était d'humeur pacifique au milieu de ses pious. Eugenie avait-elle decouvert des rides au coin de son œil ? Napoléon s'en était-il aperçu ? Les maudits chroniqueurs prétendent que les têtes couronnées ne sont que des têtes. Le prince impérial a visité l'école polytechnique, et les éleves l'ont accueilli avec le plus respectueux silence. — Il est toujours question de guerre, mais dans les journaux. —La reine de Madagascar est morte.—Le roi et la reine des Belges ont visité la flotte de Farragut mouillée à Ostende, pays des bonnes huîtres. — Le prince Napoleon est parti pour Constantinople.—L'avant-garde de l'expédition abyssinienne est arrivée à Plymouth.—Le testament de Théodoros, qui n'est ni apocryphe ni anglais, est comme suit :

"Au nom de la Trinité, Théodoros, dernier roi des rois d'Ethiopie.

Pour vaincre Théodoros, Dieu a dit à la nation qui tient sous son sceptre plus de la moitié de l'univers : "Va, réunis toutes tes armées de terre et de mer, je serai avec toi : nous combattrons ensemble, et nous l'écraserons."

Ainsi a été fait.

Si l'Angleterre garde l'empire de mes ancêtres abyssiniens, guerre aux oppresseurs. Si, au contraire, ils se retirent, je veux que mon fils Méchécha soit mon successeur ; et moi, l'empereur, je lui dis : "Sois l'ami de ceux à qui Dieu a donné la victoire, car ils savent protéger leurs amis. Sois l'ami de ces guerriers, car ils sont invincibles.

"Les autres……chakals ! ils ont peur du lion anglais.

Méchécha, sois grand comme ton père, et crains la Sainte-Trinité."

DERNIERES NOUVELLES.

Le Président lancera sans doute une proclamation d'amnistie générale le 4 Juillet.—Le Mississippi a repoussé sa Constitution par un vote démocratique.—Les Sénateurs de l'Arkansas sont admis au Congrès.—La Chambre a voté sur la taxe du whiskey et le dit poison ne paiera desormais que 50 cents le gallon.—La Convention démocratique de Philadelphie, pour les nominations congressionnelles, a endossé Johnson.—Le général Biddle a pris militairement possession du bureau du gouverneur Humphreys, mais le gouverneur a loué un bureau et se déclare toujours gouverneur du Mississippi.—Le fleuve baisse à St-Louis.

—Les dernières rumeurs d'Italie, soit de Rome, soit de Florence, annoncent des événements graves.—Menotti Garibaldi lève des hommes, dit la *Liberté*.

ICI ET LÀ.

VACHERIE.—L'intéressante et laborieuse colonie de la Vacherie, que la civilisation de la Cour Suprême vient d'isoler pour quelque temps encore du mouvement industriel et commercial, par un arrêt qui n'illustrera certes pas la dite Cour Suprême, a inauguré la semaine dernière l'église catholique de Notre-Dame-de-la-Paix. "La cérémonie, dit le correspondant du "Meschacébé", a été à la fois imposante et touchante."

Les habitants de la Vacherie sont d'excellentes gens, de braves, honnêtes et simples catholiques chez lesquels le luxe et la fortune n'ont pas encore enlevé le caractère du pionnier courageux et fervent.

Qu'on construise des temples, qu'on élève des églises, qu'on y prêche l'amour, la charité, l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, cela est bien, cela est selon l'Evangile et la morale. Approuvons sans restriction.

LOTERIE.—Ami "Meschacébé", plus on examine ton projet de "loterie nationale", plus les avantages s'en montrent clairs, nets, faciles à atteindre. L'Américain est un grand joueur, un joueur forcené qui livre la moitié de sa vie au hasard et qui courrait ardemment à l'œuvre de rachat par le jeu.

Le plus difficile n'est pas d'organiser une loterie mensuelle, de faire des coupons et des demi coupons, d'offrir comme appoints gagnants des morceaux de terre et des instruments aratoires, de tirer honnêtement la dite loterie, mais bien de trouver des agents "moraux" pour mener à bien cette "immoralité".

L'impôt sur le revenu intérieur rapporte beaucoup. A qui ! à la multitude des fonctionnaires et des sauterelles gouvernementales.

Un mot encore, voisin : "Tu nous dis que la convention des journalistes louisianais est fixée au 13 Juillet par un confrère de la ville qui a jugé superflu de consulter les campagnards à cet égard." Il nous semble que le "Pionnier" a parlé d'une convention de plumocrates campagnards, non de gratte-papier orléanais. Tout en rendant à César ce qui pourrait appartenir à César, si toutefois il y a du César là dedans, nous n'entendons point monter dans la nacelle d'un aérostat mal rempli et mal dirigé. La politique du jour le jour et des expédients ne peut nous convenir en aucune façon. Est-ce que la presse orléanaise sait quelque chose du mouvement social qui s'opère dans les campagnes ? A-t-elle oublié les grands mots qui lui tenaient lieu d'esprit et de principes ? Faut il qu'elle jette par ci par là quelques fausses espérances qui nous détournent de la réalité et de la vie ? Nous ne pouvons croire en elle et nous découvrir devant ses arrêts de trente-six colonnes.

Avec nous, oui; au-dessus de nous, non.

CONCERT ET FOIRE.—Le concert Sacré qui doit avoir lieu le 25 et le 26 du mois prochain à l'église St-Jacques s'organise avec sagesse et régulièrement. Le concours des artistes de premier ordre est assuré, et nous avons plein espoir dans le succès d'une idée bonne et profitable à la communauté.

L'église St-Jacques, au bénéfice de laquelle auront lieu le concert et la foire du mois de Juillet, est deux fois la demeure des catholiques de la paroisse. Elle n'est pas seulement temple consacré au culte et ouvert pour tous, mais bien encore la propriété des paroissiens. En l'affranchissant de ses dettes, vous faites œuvre de fidèle et œuvre de bon administrateur. On ne peut laisser tomber en ruines la maison de Dieu, et les marguilliers, qui doivent en administrer le temporel, ne sauraient oublier que le premier de leurs devoirs est de l'affranchir de toute hypothèque et de tout engagement temporel.

Quant à l'honorable desservant de l'église, il est trop sincèrement attaché à sa religion et à ses paroissiens pour ne pas donner à cette œuvre le concours de son intelligence et de son activité.

FLEUVE ET RECOLTES.—Le fleuve baisse. Pas de crevasses cette année, dieu merci—Ondées de temps en temps—Récoltes superbes d'apparence—Très peu ou point de rôdeurs sur les chemins—Confiance générale.

RIMES.

—:o:—

Des vers, toujours des vers, des vers chaque semaine,
Des longs et puis des courts,
Des courts et puis des longs, quelle amusante aubaine !
Encor s'ils n'étaient lourds.

Chacun s'amuse
Comme il l'entend,
Et si j'abuse,
Fais-en autant.

Mais quand la rose
Se fleurit,
Mon âme cause
Et sourit.

Qu'un merle passe
Railleur,
Siffleur,
Je suis sa classe
En ut,
Et zut !..

Et quand un vieux matou, vigoureux pour son âge,
Portant le nom de "Mistigris",
Escalade le toit, je me mets en voyage,
Car la nuit tous les chats sont gris.

Il pose patte
Au doux menton
De tendre chatte.
Gare au chaton !

Et lorsque j'aperçois une magnifique Eve
Au beau front velouté,
Aux lèvres de corail, je rève, rève et rève
A la réalité.

Je chante encore
Le vieux pays
Où le mais
Jamais ne dore
Le coteau vert,
Mais où la vigne,
Superbe et digne,
S'enivre d'air,
Jusqu'à ce qu'elle
Enivre un jour
De vin, d'amour,
Ma toute belle.

J'écoute
La goutte
Tombant
Au verre,
Disant :
"Espère."

Et puis, sans reproche et sans peur,
Je me grise comme un sapeur,
Car j'égoutte,
Franc buveur,
Goutte à goutte
Le bonheur.

Mes rimes quelquefois ont les poches percées
D'un gueux toujours content ;
Les pieds en sont boiteux, les hanches mal placées :
Ca va clopin-clopant.

Qu'importe !
Un jour
Apporte,
Remporte
L'amour.

J. G.

Feuilleton du *Louisianais*.

LE GAULOIS EN AMERIQUE.

Chap. XXIV.

FILOSELLE ET ARIEL.

Ce fut charmant tout d'abord.

Sarah était gaie, vive et spirituelle. La jeune fille ne craignait pas trop la pression de la main de Filoselle, et ses jolis doigts répondaient volontiers à ceux du sympathique Gaulois. Quant à notre ami, il était tout fier d'avoir été choisi par la plus belle des New-Yorkaises, et si la discrétion n'eut pas été une de ses vertus de gentilhomme, il l'aurait publié dans le Hérald ou la Tribune. Cependant il est difficile à l'amoureux de garder le silence, de ne pas courir après un confident pour lui révéler son bonheur, d'aimer pour soi-même et sans vanité. Nous savons tous que les jeunes gens se vantent d'être adorés par des princesses, quand la princesse n'est souvent que la cuisinière de la maison ou la femme de chambre de la maman. Que de vers à Elvire, à Corinne, à Delphine ont été inspirés par une Elvire, une Corinne, une Delphine qui n'avaient point au front d'auréole poétique, et qui ressemblaient à des princesses comme Dulcinée ressemblait à Chimène !

Filoselle, incapable de garder son secret, le confia par lettre à son ancien patron, un riche mercier devenu conseiller municipal à Blois. Et cela lui fit du bien. Tout Blois sut en huit jours que Filoselle allait épouser la plus belle et la plus riche héritière de New-York ; et les Blaisois qui avaient étudié la géographie et l'histoire dans l'abbé Gaultier, prétendirent que miss Sarah était la fille aînée d'un comte américain dix fois millionnaire.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis la rencontre de Sarah et de Filoselle, et les rendez-vous, pris ou non, étaient journaliers. On se rencontrait dans Broadway, on marchait quelque temps côte à côte, on prenait une glace chez le confiseur, quelquefois même on se permettait en tout bien tout honneur le souper et le tête-à-tête du restaurant. Filoselle, comme bien pensez, négligeait ses affaires et son cabaret ; mais que ne négligerait-on pas pour passer deux heures enchantées à côté d'une femme qui vous sourit gracieusement et vous promet les félicités du ciel ? Cependant notre ami n'était pas absolument heureux, car quinze jours d'amour ne lui avaient rien appris de nouveau. Se regarder, se sourire, se serrer la main, se parler d'amour comme on en parle dans les livres, et rien de plus, est-ce que cela est bien sentimental ? La patte du chat est velours, mais on sent la griffe sous le velours, et Filoselle sentait la griffe. Un soir, comme l'œil de Sarah avait quelque chose d'inaccoutumé et d'humide, Filoselle voulut joindre l'éloquence du geste à l'éloquence de la parole et serrer la taille de la jeune fille. Sarah bondit, eut un éclair d'indignation, toisa l'audacieux du regard et se prit à rire comme une folle. Les bras de Filoselle avaient embrassé le vide, et le pauvre garçon était honteux comme un renard pris au piége devant la poule qui se moque de lui. Ce soir-là cependant Sarah lui donna une fleur qui brillait à son corsage. Un autre jour on parla de mariage ; et la jeune fille promit d'y réfléchir sérieusement. La réponse ne devait pas se faire attendre longtemps, et le dimanche suivant verrait la félicité ou le désespoir de l'amoureux ensorcelé. Quatre jours d'attente ! Comme Filoselle songea, rêva, rumina ! Que de châteaux espagnols furent tour à tour édifiés et renversés dans son cerveau et dans son imagination ! Tantôt il croyait, tantôt il doutait, tantôt il envoyait au diable sa passion et sa belle. Il était vraiment malade, car il ne buvait plus. Au jour anxieusement désiré, comme notre ami se faisait beau pour le rendez-vous, il reçut un billet parfumé et contenant ces mots :

"Cher ami,

"La liberté est une si bonne chose que je vous "rends la vôtre et que je reprends la mienne."

SARAH.

Le dénouement était triste ; mais Filoselle, comme on pourrait le croire tout d'abord, ne s'arracha pas même un cheveu. Sa douleur fut une souffrance de vanité, rien de plus. Il continua donc tranquillement sa toilette en chantant un air connu. Toilette achevée, il prit la direction de Broadway à la recherche d'un pied et d'un cœur.—"Pourtant, se disait-il en flanant, cette coquine de Sarah avait le plus délicieux pied de la création. Encore si je l'avais vu nu ! Mais non, la drôlesse ne sait pas décolleter son pied. Au demeurant, pour quel autre pigeon m'a-t-elle congédié ? Filoselle, Filoselle, tu as été un niais ! Tu n'aurais pas dû oublier l'enlèvement des Sabines et faire de l'amour platonique à la façon des eunuques. Bien joué ! C'est une honte pour la France." Il y avait du dépit dans le monologue haché de notre ami. C'est qu'il n'est pas toujours agréable d'être berné et sifflé par une péronelle de dix-huit ans, surtout quand vous avez eu l'air d'un triomphateur entrant dans la place, et que vous avez écrit à votre ancien patron le récit d'une victoire d'Austerlitz ou de Marengo. Ca vexe. Un vainqueur vaincu ! Certes, Filoselle était généreux et ne savait guère compter, mais il ne pouvait oublier que les glaces, les sorbets et les soupers fins avaient grandement écorné son capital, sans qu'il eût écorné l'honneur de mademoiselle Sarah. C'était payer un peu cher quelques poignées de main et quelques agaceries sans importance.—"Fi donc !" direz-vous. —Fi tant que vous voudrez, mais Sarah n'avait pas l'air de dédaigner les menues friandises du pâtissier et le Champagne du restaurateur ; elle s'entendait même fort bien à commander un excellent souper. Qui sait, en fin de compte, jusqu'à quel degré de latitude pouvait aller la vertu de miss Sarah ? Elle avait la tête froide et solide, le pouls calme et régulier, le cœur sans abandon et sans sympathie ; mais deux verres de vin d'un certain crû pouvaient bien réchauffer sa tête, précipiter son pouls et affoler son cœur. Tout au moins c'était la dernière opinion de Filoselle, et Filoselle pestait d'avoir bu trop ou trop peu. Que n'avait-il préalablement lu psychologie de l'Américaine et de la chatte ?

Or donc, le pied devant le pied, les mains philosophiquement fourrées dans les poches, la mâchoire tortillant le cigare, le nez librement allongé devant la figure, Filoselle se promenait dans Broadway et rêvait déjà une autre conquête, mais une conquête moins platonique et moins endiablée. Il se promettait bien, pour cette fois, de prouver à l'Amérique la grandeur de la France et la supériorité du Gaulois sur tous les êtres de la création. De nombreuses robes balayaient le pavé. Filoselle sourisit à l'une, se moquait de l'autre, écarquillait les yeux devant une troisième, tombait en arrêt devant une quatrième, sifflait devant la dernière, et paraissait s'amuser beaucoup à ce jeu de flâneur ennuyé. Mais qu'est-ce donc ? Il a reconnu le pied de Sarah. C'est Sarah, belle, pimpante, légère, gracieuse, trottant menu, ne regardant pas même derrière elle pour voir les nez en points d'exclamation. Où va-t-elle ainsi ? Elle est pressée comme Diane poursuivie ou Diane poursuivant. Filoselle se sentit mordu par la canine de la jalousie, et comme il se croyait des droits sur la coquette, il la suivit à distance. Son cœur battait quelque peu, car l'espérance ou la colère fait toujours battre le cœur d'un jeune homme. C'était peut-être l'heure de brusquer le dénouement avec le pathétique de quelques bouteilles de Champagne. Cependant Filoselle eut assez de calme pour ne pas apparaître en spectre de Banquo et faire du drame sentimental au milieu de la rue. Qui sait si la coquette indignée, jouant la comédie de la vertu, n'aurait pas demandé au premier policeman la protection que l'on doit aux dames outragées ? La plaisanterie eut été de fort mauvais goût, mais Filoselle n'en aurait pas moins passé la nuit au violon. Notre ami se contenta donc de suivre Sarah, car il avait le pressentiment jaloux que quelqu'un l'attendait en lieu sûr, peut-être au restaurant des petits soupers fins, peut-être chez le confiseur où les chattes mangent des confitures et croquent des dragées. Il ne se trompait pas, en vérité. Comme les becs de gaz s'allumaient dans Broadway et emplissaient d'une vive lumière artificielle cette immense artère, Sarah disparut en fantôme. Filoselle n'en prit pas souci, car il savait où retrouver l'ombre fuyant dans l'ombre.